

# Paolo Giordano

## Tasmania

*Traduit de l'italien par Nathalie Bauer*

*Roman*





*Would you agree times have changed?*

Bright Eyes, *Clairaudients*  
(*Kill or Be Killed*)



PREMIÈRE PARTIE

EN CAS D'APOCALYPSE



En novembre 2015, je me suis retrouvé à Paris pour assister à la conférence des Nations unies consacrée à l'urgence climatique. Je dis je me suis retrouvé non parce que je n'avais pas décidé de m'y rendre : au contraire, la question environnementale occupait mon esprit et mes lectures depuis longtemps. Mais, s'il n'y avait pas eu de conférence sur le climat, j'aurais inventé une autre excuse pour partir : un conflit armé, une crise humanitaire, une préoccupation différente des miennes et plus importante, susceptible d'accaparer mes pensées. L'obsession de certains d'entre nous pour les désastres imminents, ce penchant pour les tragédies que nous croyons noble et qui constituera, je pense, le cœur de cette histoire réside peut-être là : dans le besoin, chaque fois que nous traversons un passage excessivement compliqué de notre vie, de dénicher quelque chose de plus compliqué encore, de plus urgent et de plus menaçant où diluer notre souffrance personnelle. Et il se peut que la noblesse n'ait vraiment rien à voir avec ça.

C'était une période étrange. Ma femme et moi avons tenté à plusieurs reprises d'avoir un enfant en nous soumettant

avec insistance pendant environ trois ans à des pratiques médicales de plus en plus humiliantes. Pour être plus précis, c'était surtout elle qui s'était soumise à ces pratiques, car à partir d'un moment donné il s'était essentiellement agi, pour moi, de jouer le rôle du spectateur affligé. Malgré notre détermination aveugle et un gros investissement financier, ce plan n'avait pas marché. Ni les injections de gonadotrophines, ni la fécondation *in vitro* et encore moins les trois désespérants voyages à l'étranger dont nous n'avions touché mot à personne. Le message divin que contenaient ces échecs répétés était clair : tout cela ne fait pas partie de votre destin. Comme je refusais de l'admettre, Lorenza avait pris la décision pour moi. Une nuit, les yeux séchés ou totalement dépourvus de larmes (je ne le saurai jamais), elle m'avait annoncé qu'elle n'avait plus l'intention de. Elle avait employé cette expression suspendue, je n'ai plus l'intention de; je m'étais tourné sur le côté, lui montrant mon dos, et j'avais accueilli la rage que suscitait en moi un choix qui me semblait injuste et unilatéral.

Durant cette période, ma petite catastrophe personnelle me tenait beaucoup plus à cœur que celle de la planète, que l'accumulation de gaz à effet de serre dans l'atmosphère, que le recul des glaciers et l'élévation du niveau des océans. Afin de déguerpir, avant tout, j'ai prié le *Corriere della Sera* de m'accréditer à la conférence sur le climat de Paris, même s'il était déjà trop tard pour présenter ce type de demande. De fait, il m'a fallu supplier, comme s'il s'agissait d'un rendez-vous auquel il m'était impossible de renoncer. On ne me paierait que le vol et les papiers que j'écrirais. Pour le logement, je camperais chez un ami.

Giulio louait un deux-pièces sombre dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement, rue de la Gaîté. La *gaîté*? lui avais-je lancé en entrant. Ce n'est pas ce qui te caractérise le mieux.

En effet. À ta place, je ne me ferais pas trop d'illusions.

Quelques années plus tôt, nous avions partagé un appartement à Turin, Giulio en tant qu'étudiant venu de province, et moi en qualité de privilégié souhaitant expérimenter une existence autonome à une demi-heure d'autobus du domicile de ses parents. Contrairement à moi, Giulio avait continué la physique après la maîtrise. Il avait changé d'université à d'innombrables reprises, toujours en Europe parce qu'il nourrissait une aversion politique insurmontable pour les États-Unis. Entre-temps, il s'était marié, puis séparé et avait eu un enfant; enfin il s'était fixé en France avec une bourse de recherche à l'École polytechnique, où il s'occupait de modèles chaotiques appliqués à la finance.

Nous avons dîné de deux portions de pâtes sans même mettre la table, comme des étudiants, et je lui ai exposé la raison de ma présence à Paris, la raison officielle. Giulio a pris un livre sur une étagère. Tu as lu ça?

J'ai répondu par la négative en laissant les pages courir sous mon pouce. *Effondrement*, ai-je murmuré, ça me semble parfait.

Il a un point de vue intéressant sur l'extinction. Garde-le.

Le mot « extinction » a tournoyé un moment dans ma tête, telle l'étiquette d'un destin personnel. J'ai débarrassé pendant que Giulio me donnait les dernières nouvelles d'Adriano, qui avait déjà fêté son quatrième anniversaire. Les hydrates de carbone produisaient sur moi une légère somnolence, mais nous n'avions plus de vin et nous sommes donc sortis pour continuer à boire.

Dehors, Paris était militarisé, sinistre. Quelques jours plus tôt, un groupe de terroristes avait pénétré dans une salle de spectacles durant le concert d'Eagles of Death Metal et tiré plusieurs minutes sur la foule compacte. Un autre commando avait attaqué des bistrot, et deux terroristes s'étaient fait exploser à l'extérieur du Stade de France. Ce soir-là, Lorenza et moi recevions un couple d'amis à dîner ; c'était sa mère qui nous avait avertis. Lorenza n'avait pas répondu au premier coup de fil ni au second, néanmoins elle avait fini par capituler devant cette insistance suspecte. Sa mère avait dit allumez la télé, rien de plus, tandis que des messages se déversaient sur nos téléphones portables à tous. Nous avons suivi le direct en silence pendant plus d'une heure, puis nos amis étaient partis, rappelés par la nécessité totalement irrationnelle de surveiller leur enfant, à la maison. Lorenza et moi avons laissé un long moment la télé allumée, le bandeau rouge d'information défilant en bas de l'écran sans interruption, mais il s'agissait désormais de nouvelles cycliques. Les assiettes gisaient sur la table, froides, alors qu'à notre effroi s'ajoutait autre chose : une terreur personnelle, ce sentiment de deuil sans perte qui pesait sur l'appartement depuis des jours, précisément depuis la nuit où Lorenza avait dit je n'ai plus l'intention de et où je m'étais tourné de l'autre côté.

Giulio et moi avons marché un peu, longeant les salons de massage aux vitres obscurcies, les boutiques de sex-toys et les épicerie asiatiques. Puis nous nous sommes assis sur des chaises au hasard, face à la rue, et avons commandé deux bières. Giulio s'est remis à évoquer les livres qu'il avait lus : des manuels sur la surveillance digitale, sur le printemps arabe et les nouveaux populismes. Il lisait énormément. Il avait une vision de la réalité beaucoup plus complexe que la mienne,

beaucoup plus engagée, et ce depuis que je le connaissais. À l'université, il avait coordonné pendant deux années d'affilée le collectif de la salle BI, en sous-sol, où étaient accrochées des affiches No Nukes et une photo d'Oriana Fallaci dont le prénom, amputé, se lisait ORINA, «Urine», alors que je me contentais, moi, d'y descendre durant ma pause déjeuner dans le seul but de passer un moment avec lui, comme si sa proximité suffisait à me rendre un peu plus conscient, un peu plus éthique.

Rue de la Gaîté, je l'ai écouté parler en sirotant ma bière. J'ai laissé ses compétences infailibles, le bruit des voitures et le mouvement brownien des passants me nettoyer l'esprit. Durant les brèves pauses de la conversation, nous promenions tous deux le regard ailleurs et j'avais l'impression que la même scène se présentait à nous au cours de ces instants : un fantôme noir surgissant de la foule et levant les bras au ciel avant de balayer le bar de rafales de fusil-mitrailleur. Dans l'état qui était le mien – stérile, privé de tout avenir –, quelque chose en moi souhaitait que cela se produise vraiment. C'était une rêverie idiote et coupable, remplie d'auto-apitoiement, mais je m'y suis livré sans la formuler. Je n'avais jamais discuté de la question des enfants avec Giulio. Notre amitié se nourrissait du monde extérieur et excluait le plus possible nos propres personnes, raison pour laquelle, peut-être, elle durait depuis si longtemps.

Le lendemain matin, j'ai pris le RER B, puis un autobus pour gagner Le Bourget, où avait lieu la COP21. Les contrôles à l'entrée étaient éprouvants, mais une fois à l'intérieur on était libre de se mouvoir à sa guise. Pavillons, petites et moyennes salles, sessions plénières et parallèles, identifiées par couleurs. Une hôtesse m'a indiqué la salle de presse, où

m'attendait une place, une connexion par câble et tout le nécessaire. J'ai simulé une familiarité avec ce genre d'installations que je n'avais pas.

Après quelques jours de participation à des tables rondes de toutes sortes, choisies un peu au hasard dans le programme, il m'a fallu admettre qu'il n'y avait pas grand-chose à raconter. Dans les réunions, on débattait des phrases et des paragraphes particuliers, voire des termes spécifiques qui apparaîtraient dans le traité, les interventions étaient maladroitement ou excessivement génériques. L'environnement était un sujet ennuyeux. Lent, privé d'action et de tragédie qui ne fussent pas potentielles. Par compensation, bourré de bonnes intentions. Tel est le problème caché de l'urgence climatique : l'ennui atroce. Assister à la mise au point d'un accord international était carrément soporifique. J'étais censé témoigner de chaque avancée millimétrique en la présentant comme une révolution, mais qui cela pouvait-il intéresser ? Qui, puisque j'étais le premier à m'assoupir dans les petites salles obscures, appesanti par les sandwiches dont je me goinfraçais, bercé par les interventions monocordes des délégués sénégalais, cubains, ou des envoyés tibétains en tuniques traditionnelles ?

Au bout de cinq jours je n'avais pas produit un seul article. La rédaction du journal m'a alors demandé quelles étaient mes intentions. J'y réfléchis, ai-je assuré, j'y suis presque.

Au dîner, j'en ai parlé à Giulio. Je n'ai rien trouvé de plus intéressant qu'une installation : une mini tour Eiffel faite de chaises encastrées. Mais cela ne me semble pas suffisant pour un article.

Mini comment ?

De cette taille.

Non, ce n'est pas suffisant.

Pour lui exprimer ma gratitude, j'avais préparé des steaks achetés sous vide dans un supermarché bio. Ils avaient produit beaucoup de fumée en cuisant, et pourtant Giulio n'avait rien dit à son arrivée.

Oui, le climat est vraiment casse-couilles, a-t-il admis.

J'ai pensé que la conversation se conclurait ainsi. Or il a poursuivi après un instant de réflexion : Tu pourrais rencontrer Novelli. Si ça se trouve, il te racontera quelque chose de différent.

Qui est-ce ?

Un physicien, comme nous.

Quel âge ?

Moins de cinquante ans. À Rome, il était chargé des exercices de méthode. Très sympa pendant le cours, mais un vrai fumier à l'oral. À l'époque, il était furieusement anticapitaliste.

Comme toi ?

Giulio a souri : Pire. Je l'ai retrouvé ici, à Paris. Il s'occupe maintenant de modèles climatiques, un truc avec les nuages. Si tu veux, je vous mets en contact.

J'ai sans doute haussé les épaules en feignant d'y réfléchir, pourtant je m'étais déjà agrippé à cette possibilité. J'étais prêt à tout pour éviter d'errer une journée supplémentaire entre les pavillons bruyants du Bourget en tournant et retournant dans mon esprit des phrases toutes faites sur le mal-être de la planète.

Mais je ne m'attendais pas à ce que Novelli me convoque le soir même, dans une brasserie de la rue Monge. Bien que celle-ci fût située à près de trois kilomètres de chez Giulio, je m'y suis rendu à pied. Durant l'intégralité du trajet, j'ai gardé les yeux rivés à mon téléphone portable, réunissant le plus d'informations possible sur Jacopo Novelli, PhD. En vérité, il n'y avait pas grand-chose sur le web : à l'époque, Novelli n'était

pas encore assez connu (ni assez décrié) pour posséder une page Wikipédia, mais il en avait créé une un peu grossière, en bon autodidacte de WordPress. Elle y énumérait ses publications les plus récentes et fournissait des indications concernant son cours sur les systèmes complexes. On y trouvait également une galerie de photos montrant des ciels nuageux, accompagnées de brèves légendes classifiant les types de formations gazeuses en question : altostratus, cirrus, cumulonimbus, la nomenclature que j'avais refusé d'apprendre pour l'examen de météorologie, parce que cela ne rapportait que trois points.

Je ne vous ai pas attendu pour commander, a lancé Novelli, l'air nullement coupable. J'avais calculé qu'il vous faudrait moins de temps.

J'ai marché.

Depuis le XIV<sup>e</sup> ?

Il semblait perplexe, mais il n'a rien ajouté. En revanche, il a suivi le regard que je posais sur son assiette, et la montagne de nourriture qu'elle contenait.

Remarquable, non ? Je viens ici exprès. Même si je ne devrais pas manger de hamburgers aussi gros. À cause des émissions de CO<sub>2</sub>, évidemment. Mais surtout à cause de mes artères. Sauf que ceux-ci sont irrésistibles. Vous voyez ?

Il a soulevé le sandwich pour m'en montrer le profil. Toutes les couches sont bien séparées. Laitue, fromage, viande, oignon. Rien à voir avec les bouillies qu'on vous sert en général. Prenez-en un.

J'ai déjà dîné, merci.

Tant pis pour vous.

Il a mordu dans le sandwich, tandis que je prenais le temps de l'examiner. Il avait cet air un peu usé qu'affichent certains scientifiques au sommet de leur carrière. S'il s'était vêtu de

façon négligée dans sa jeunesse, comme de nombreux étudiants en physique (moi compris), le sujet devait à présent lui tenir à cœur.

Vous connaissez le syndrome de Kessler? a-t-il demandé. J'ai secoué la tête.

À en croire Giulio, vous voulez parler de la fin du monde. Du reste, vous n'êtes pas un cas isolé, en ce moment. Même s'il importe de comprendre une chose : nous n'évoquons pas la fin du monde, mais la fin de la civilisation humaine, ce qui est bien différent. Bref, pendant que je vous attendais, j'ai repensé au syndrome de Kessler.

Il a sucé son index souillé de mayonnaise avant de s'emparer de son téléphone et de chercher une image. Qu'est-ce que vous voyez ici?

Des ovnis? ai-je hasardé sur le ton de la plaisanterie.

Des ovnis, exactement, vous dites tous la même chose. Manque de chance, les ovnis n'existent pas et il s'agit ici d'une vraie photo. Ce sont des satellites lancés en série par un de ces nouveaux fournisseurs d'Internet chinois. Vous n'imaginez pas la quantité de métal qui tournoie au-dessus de nos têtes, nous avons pratiquement saturé les orbites basses.

Il a fait tourner son hamburger, l'attaquant encore sur le bord. Peut-être voulait-il garder le centre, plus juteux, pour la fin.

Imaginez qu'un de ces satellites perde un boulon. Ça doit se produire sans cesse, non? Les boulons tombent. Eh bien, ce boulon se déplace à environ trente mille kilomètres à l'heure, c'est un projectile. À une telle vitesse, il peut percer une épaisseur d'acier comme un rien. Maintenant imaginez que le boulon frappe un autre satellite, que celui-ci vole en éclats et propulse une quantité d'autres projectiles métalliques, qui touchent d'autres satellites.

Une réaction en chaîne.

Exactement, une réaction en chaîne. Que va devenir tout ce matériau tourbillonnant? Personne n'en a la moindre idée. Mais une partie pourrait très bien s'abattre sur la Terre, comme une espèce de pluie d'astéroïdes. Cela s'appelle le syndrome de Kessler, et vous savez quoi? C'est une menace *réelle*. Les gens n'y pensent pas parce qu'ils l'ignorent. Seuls les individus mêmes qui lancent les satellites sont au courant et, de fait, ils utilisent l'argent qu'ils gagnent pour construire des abris antiatomiques. Mais les personnes qui sont assises ici, non. En ce moment elles ne pensent qu'à l'État islamique et au réchauffement climatique, alors qu'il existe une infinité de menaces plus originales. La sécheresse, l'empoisonnement des réserves hydriques, les pandémies – oui, il a prononcé ce mot, il l'a prononcé! –, la révolte des intelligences artificielles. Sans compter les menaces passées de mode, bien sûr. Comme ce cher vieil hiver nucléaire.

Un instant, en l'écoutant, j'ai songé à mon père. Le dimanche, il suivait ma mère dans l'appartement, la filant comme un drone : dans la buanderie, sur le balcon, à la cuisine, sans cesser de parler de la crise du pétrole, de la pollution atmosphérique ou de la pollution lumineuse. Une catastrophe par mois. Je me suis demandé si Novelli était lui aussi un mari de ce genre. Si, en fin de compte, j'étais moi aussi un mari de ce genre.

Et les nuages? ai-je interrogé.

Novelli a grimacé. Les nuages sont compliqués. Les plus hauts retiennent l'humidité et contribuent donc au réchauffement de la planète. Les plus bas reflètent la lumière solaire, raison pour laquelle ils la refroidissent. Ils font à la fois du bien et du mal, un vrai bordel. Des chercheurs pensent que le changement climatique nous apportera un monde sans nuages. Un

ciel pur de jour comme de nuit, trois cent soixante-cinq jours par an. Je suppose que certains aimeraient ça. Pas moi.

J'ai vu que vous réunissez des photos sur votre site.

C'est un concours pour les étudiants. Photographier le nuage le plus intéressant. Mais c'est ouvert à tout le monde. Vous pouvez participer, si vous le souhaitez.

Je ne fais pas de photos.

Comme vous voulez.

Je suis incapable de reconstruire le reste de notre conversation, notamment parce que nous avons passé un long moment ensemble ce soir-là, d'abord à l'extérieur de la brasserie, sous la chaleur excessive des parasols chauffants au gaz, puis dans la rue, le long du Jardin des plantes. À n'en pas douter, nous avons parlé de la conférence des Nations unies, à propos de laquelle Novelli ne nourrissait pas beaucoup d'espoir, et nous avons parlé de la nostalgie que nous éprouvions envers une certaine physique détachée du monde. À n'en pas douter non plus, il m'a demandé au bout d'un moment si j'étais en train de l'interviewer.

Je ne crois pas. Pas exactement.

Vous pouvez m'interviewer si vous le voulez, a-t-il dit, et j'ai été frappé par cet instant de vanité au milieu d'un discours sur la fin du monde.

Soudain, il a voulu savoir si j'avais des enfants. Je lui ai aussitôt retourné la question : et lui ? Deux. Le second était arrivé alors que la première avait déjà sept ans. J'ai dit qu'il s'agissait peut-être d'une contradiction quand on voyait devant soi l'avenir qu'il voyait, lui. À mon insu, je m'étais un peu raidi. Novelli a lancé : Comment peut-on imaginer survivre à tout, si l'on n'a pas confiance dans les enfants ?

Lorsque nous sommes arrivés devant la porte de son immeuble, notre conversation était terminée, nous nous étions

contentés de marcher au cours des dix dernières minutes. Il n'y avait plus personne dans la rue. Le silence avait ranimé en moi le spectre des attentats, et j'ai pensé que j'évitais le métro pour rentrer, même si c'était plutôt absurde. Les attentats kamikazes présupposaient une foule, une mise en scène.

Donc de quoi vous occupez-vous exactement? a interrogé Novelli, comme si cette question avait bourdonné dans sa tête toute la soirée.

Je suis écrivain.

Giulio m'a dit que vous travaillez pour un journal.

Je travaille pour un journal, mais je suis écrivain.

Pour une raison mystérieuse, j'ai eu des regrets. Comme si j'avais mal interprété le sens de la soirée et que Novelli m'eût accordé un traitement banal, à commencer par le syndrome de Kessler, des notions tapageuses qu'il aurait proposées de la même façon à l'un de ses étudiants.

Il s'est affairé devant la serrure et a ouvert la porte. Bien. Alors bonne chance pour votre article. Vous avez mon numéro en cas de besoin.